

HOUELLEBECQ : L'ÉCRIVAIN NATIONAL EST UN INGÉNIEUR

› Nathalie Azoulai

Si on a l'habitude de dire que Michel Houellebecq est poète autant que romancier ou disons que chez lui, la poésie vient avant tout, on dit moins combien son esprit scientifique reste vif et sans doute premier. Mais peut-être est-ce parce que lui-même n'en parle jamais. En mettant la science en scène, il nous rappelle aussi qu'il n'est pas toujours simple pour l'écrivain non scientifique de le faire et, qui plus est, d'animer le dialogue entre les deux langages, celui des hommes (les lettres) et celui du monde (les sciences). Mais justement, Michel Houellebecq, lui, peut le faire car, comme Robert Musil et quelques-uns avant lui, il ajoute à l'ambition de l'écrivain celle de l'ingénieur qu'il a été – et qu'à mon sens, il reste. (Je sais bien que la formation d'ingénieur ne fait pas toujours de vous un scientifique, loin de là. Il n'en reste pas

Nathalie Azoulai est écrivaine.
Dernier ouvrage publié : *La Fille parfaite* (P.O.L, 2022).
[email](#)

moins que les méthodes d'observation et de raisonnement inculquées façonnent un esprit qui se distingue sensiblement de ce qu'on appelle l'esprit littéraire.)

Faisons un bref rappel biographique. Après des classes préparatoires scientifiques, Houellebecq devient ingénieur agronome, puis informaticien. Il intégrera aussi l'école nationale Louis Lumière, une école qui forme aux métiers techniques du cinéma. Autant dire que sa formation est intégralement scientifique et que tout ce qu'il connaît de la littérature – et il en connaît un rayon – il l'acquiert seul, sans suivre aucun cursus. C'est là l'avantage du scientifique écrivain alors qu'on sait bien que l'inverse n'est pas vrai, avantage qui, en termes de réversibilité, d'extension des possibles et de connaissance totale, flirte avec un fantasme de toute-puissance, mais passons. Et, de fait, son lectorat ne s'y trompe pas, lequel compte beaucoup de scientifiques et d'ingénieurs, habituellement assez peu friands de romans, mais qui confessent bien volontiers qu'ils ne lisent que les siens. Pour essayer de comprendre comment l'écrivain français le plus célèbre et le plus vendu dans le monde reste fondamentalement un ingénieur, relisons de près *Les Particules élémentaires* (1).

Pourquoi *Les Particules*? Parce qu'au-delà de susciter l'engouement qu'on sait en 1998 quand il paraît, c'est un roman que je relis souvent car j'y vois chaque fois s'y entrelacer mieux qu'ailleurs le fil des sciences (biologie, mathématiques, physique, génétique), et celui des lettres. Cet entrelacs produit d'ailleurs dès le prologue le concept hybride de « mutation [terme plutôt scientifique] métaphysique [terme littéraire] », cette unité par laquelle se mesure, selon le narrateur, l'évolution de l'espèce. Aucun autre roman de Houellebecq n'ira selon moi aussi loin dans cette confrontation disciplinaire, comme si *Les Particules* posait des bases, servaient d'échantillon hyper-concentré à une vision qui se trouvera ensuite d'autres avatars. Dès son titre, le roman emprunte à la physique des particules pour interroger l'extrême individualisme occidental et faire la généalogie d'une révolution scientifique conduite par le personnage de Michel Djerzinski, chercheur en biologie moléculaire. Qu'elle s'illustre par des pastilles biographiques (Max Planck, Niels Bohr, Albert Eins-

tein...), des éléments de corpus ou des théories, la science innervait tant le texte qu'il rêve dès les premières pages d'une circulation idéale et d'un décloisonnement des savoirs, à l'instar de l'Institut de physique de Copenhague de Bohr, « il y recevait des scientifiques d'autres disciplines, des hommes politiques, des artistes ; les conversations passaient librement de la physique à la philosophie. Rien de comparable ne s'était produit depuis les premiers temps de la pensée grecque (2) », ou, plus tard, du cercle de Vienne.

Mais le roman pousse encore plus loin le désir de fusion puisque son personnage principal est en réalité une sorte créature bicéphale, avec, d'un côté, le frère littéraire, Bruno, agrégé de lettres modernes, et de l'autre, Michel, le scientifique, « Michel se plongea dans les espaces de Hilbert [...] Dans le même temps, Bruno lisait Kafka [...] », lesquels frères ne sont d'ailleurs que demi-frères, ce qui revient non à les éloigner mais, au contraire, à en faire les deux moitiés du même. Cette symétrie inaugurale semble pourtant n'être posée que pour mieux instruire son dérèglement progressif: enfant, Michel fait des fiches au sujet de tout, il lit Jules Verne, *Tout l'Univers*, s'intéresse à la géométrie d'Euclide, est premier de sa classe, tandis que Bruno grandit dans l'humiliation des sévices de l'internat, dans les errements d'une vie amoureuse qui le pousse vers une consommation sexuelle à tout va. Tous deux optent pour un bac scientifique, et le roman continue de creuser l'écart :

« Michel était très au-dessus du niveau de sa classe. L'univers humain – il commençait à s'en rendre compte – était décevant, plein d'angoisse et d'amer-tume. Les équations mathématiques lui apportaient des joies sereines et vives. (3) »

Bruno choisit ensuite les études de lettres pour le nombre de filles, tandis que Michel choisit la biologie. Deux têtes et deux corps dont l'un n'est animé que par le désir sexuel, et l'autre, par le désir rationnel, desquels émaneront un enfant – le malheureux fils de Bruno –, et une œuvre – 'invention géniale de Michel, la révolution

annoncée dans ses *Clifden Notes*. Son désavantage n'échappe d'ailleurs pas à Bruno, qui tranche finalement lui-même en faveur de la science :

« Je ne sers à rien, dit Bruno avec résignation [...]. Placé en dehors du contexte économique-industriel, je ne serais même pas en mesure d'assurer ma propre survie : je ne saurais comment me nourrir, me vêtir, me protéger des intempéries ; mes compétences techniques personnelles sont largement inférieures à celles de l'homme de Néandertal. Totalement dépendant de la société qui m'entoure, je lui suis pour ma part à peu près inutile ; tout ce que je sais faire c'est produire des commentaires douteux sur des objets culturels désuets [...] Au fond, la seule personne utile que je connaisse, c'est mon frère. (4) »

Or, comme par hasard, quelques pages avant, un autre couple de frères a surgi qui nous donne peut-être la clé de ce que Houellebecq met en place dans son deuxième roman, à savoir l'impérieux relais entre les sciences et les lettres, avec, d'une part, la science qui crée, qui pilote, d'autre part, la littérature qui exprime et diffuse. Avec le chapitre « Julian et Aldous » au mitan du livre (5), il érige les frères Huxley en modèles absolus pour Michel :

« Michel se leva, sortit de sa bibliothèque un volume intitulé *Ce que j'ose penser*. “Il a été écrit par Julian Huxley, le frère aîné d'Aldous, et publié dès 1931, un an avant *Le Meilleur des mondes*. On y trouve suggérées toutes les idées sur le contrôle génétique et l'amélioration des espèces, y compris de l'espèce humaine, qui sont mises en pratique par son frère dans le roman.” (6) »

Ou encore :

« Aldous Huxley est sans nul doute un très mauvais écrivain [...]. Mais il a eu cette intuition – fondamentale – que l'évolution des sociétés humaines était depuis plusieurs siècles, et serait de plus en plus, exclusivement pilotée par l'évolution scientifique et technologique. (7) »

Intuition qu'il doit, bien sûr, comme l'explique Michel, à sa lignée de biologistes éminents, dont son père et son frère. Cet exposé agit dans le roman comme une profession de foi qui défend certes l'interconnexion des sciences et des lettres, mais surtout la nécessité pour la littérature de relayer la science auprès du grand public, et donc de la connaître. Si supériorité de la science il y a du fait de notre « besoin de certitudes rationnelles », il semblerait toutefois que ce soit au roman d'incarner les idées, de donner au questionnement l'occasion de s'exprimer et de résonner avec le reste des phénomènes du monde.

Les modules analogiques

Mais si Houellebecq se contentait de mettre en scène la science et les scientifiques, cela ne suffirait pas à considérer l'œuvre profondément marquée par la formation de son esprit. Il faut descendre plus bas dans les strates, procéder à ces fameuses « coupes de sol » qu'il pourfend pour voir de quoi son style est fait – et à quoi sont sensibles mes lecteurs-ingénieurs qui valent comme preuve –, la manière dont sa phrase procède et produit des figures récurrentes typiques.

Parmi celles-ci, et en grand nombre, ce que j'appellerais les modules analogiques :

« Bien des années plus tard, Michel devait proposer une brève théorie de la liberté humaine sur la base d'une analogie avec le comportement de l'hélium superfluide. (8) »

Ils visent à établir des ressemblances structurelles entre des phénomènes décrits par la science et les comportements humains qui

éclairent et décodent ces derniers, comme la mémoire comparée à « une histoire consistante de Griffiths » (9), les mouvements de Michel à « des mouvements rectilignes uniformes sans frottements » (10), la confusion entre les notions de liberté et d'imprévisibilité aux « turbulences d'un flot liquide au voisinage d'une pile de pont » (11). Ailleurs, Michel réfléchit au fonctionnement d'une conscience individuelle en la projetant dans des espaces mathématiques, « un espace de Fock », des « espaces hilbertiens » (12), etc. Autrement dit, la science aide à comprendre car la science décrit clairement les phénomènes. Il n'est pas exclu que certaines de ces analogies soient aussi là pour impressionner le lecteur car s'il est familier de ces notions, il n'en revient pas de les trouver dans un roman numéro un des ventes ; s'il ne l'est pas, il bute sur son incompréhension mais heureusement ne se bloque pas. Reconnaissions à Houellebecq cet art du « comprenne qui pourra », grâce auquel il ne se fourvoie jamais dans de longs et pénibles développements didactiques.

L'autre figure à l'œuvre, c'est l'accélération modélisante, qui consiste à relier des phénomènes sociologiques *a priori* assez hétérogènes et relevant de champs tout à fait distincts.

« L'extension progressive du salariat, le développement économique rapide des années cinquante devaient en effet – hormis dans les classes de plus en plus restreintes où la notion de patrimoine gardait une importance réelle – conduire au déclin du mariage de raison. » (13)

Ou encore :

« Parallèlement aux réfrigérateurs et aux machines à laver, accompagnement matériel du bonheur du couple, se répandaient le transistor et le pick-up, qui devaient mettre en avant le modèle comportemental du flirt adolescent. (14) »

Ces synthèses produisent dans le cours du récit une accélération de la pensée qui voit loin, corrèle ce qui apparemment n'a pas de lien, enjambe les distances et ne s'embarrasse pas des différences de nature. Le lecteur est sous leur charme parce que, virtuoses, elles assemblent des réalités qu'il connaît mais qu'il n'avait jamais songé à relier. L'auteur agit ainsi en éclaireur, en guide et propose une sorte de logo-Lego, balisé par l'italique et assez réjouissant. On pourrait se contenter de dire que c'est là le fait d'un esprit formidablement synthétique, d'un sociologue chevronné qui ne devrait rien aux sciences dites dures, mais cette faculté me paraît plutôt relever d'une volonté de modéliser, de manier les macrostructures d'une société observée de très haut, le souci de l'échelle et du modèle étant typique du raisonnement scientifique.

Le style houellebecquier ne serait toutefois pas ce qu'il est sans la fameuse description clinique que d'aucuns considèrent trop cynique et qui emprunte ostensiblement à la biologie, à la physique et à la chimie pour rendre compte de phénomènes normalement sacrés, comme la beauté, l'amour, la mort, bref tout ce que l'humanité sanctuarise. Flaubert avait commencé à le faire mais Houellebecq rend les sanctuaires encore plus précaires. Ainsi n'hésite-t-il pas à désenchanter son lecteur en piétinant l'émotion au profit de l'explication :

« À partir de l'âge de treize ans, sous l'influence de la progestérone et de l'oestradiol sécrétés par les ovaires, des coussinets graisseux se déposent chez la jeune fille à la hauteur des seins et des fesses. Ces organes acquièrent dans le meilleur des cas un aspect plein, harmonieux et rond; leur contemplation produit alors chez l'homme un violent désir. (15) »

Ou encore à relater cette mort de la mère depuis les organes et les mouvements d'une mouche autour du corps agonisant, et annoncer le pourrissement par l'arrivée de la charogne :

« Au moment où la mouche s'aventurait sur la surface de l'œil, Michel se douta de quelque chose. Il s'approcha de Jane, sans toutefois la toucher. "Je crois qu'elle est morte" dit-il après un temps d'examen. (16) »

Sans doute ne déplaît-il pas à l'auteur de provoquer, mais gageons que c'est aussi de cette façon qu'il réaffirme le primat du savoir rationnel applicable à toute chose avec, dans son sillage, l'inévitable désenchantement qui en découle, implacable et tragique. À ces signatures stylistiques, ajoutons enfin l'omniprésence du calcul qui, outre ses effets d'exactitude, crée aussitôt dans le texte un hyperréalisme anti-poétique et ce, dès l'ouverture du roman,

« Il avait travaillé dans un environnement privilégié, songea-t-il en démarrant à son tour. À la question : "Estimez-vous, vivant à Palaiseau, bénéficier d'un environnement privilégié?", 63 % des habitants répondraient : "Oui." (17) »

C'est d'ailleurs souvent pour camper le décor que Houellebecq procède ainsi comme s'il valait toujours mieux savoir de quoi on parle, « une dizaine d'immeubles soit environ trois cents appartements » (18), ou encore lors de sa première rencontre avec Annabelle : « Annabelle demeura immobile devant lui pendant cinq à dix secondes. » Cette façon de truffer le récit de précisions chiffrées nous rappelle qui l'écrit, et signale, dans le petit quotidien comme dans la grande histoire, l'obsession de la mesure, qui, tout au long du roman, s'exprime à grand renfort de dates, d'heures, d'âges et de prix.

Creusons encore un peu plus profond. On a souvent dit, et pour cause, que Houellebecq avait réhabilité le point-virgule (entre 3 et 10 par page). S'il sert simplement parfois à énumérer, le point-virgule produit surtout une logique séquentielle qui ne veut pas montrer ses chevilles et camoufle ses articulations. Il y a donc peu de conjonctions de subordination (parce que, si bien que, afin que, de sorte que...) chez Houellebecq, qui préfère pratiquer une syntaxe

à la logique sourde, sertie, innervée. Quelques exemples de ce que la rhétorique classe dans les parataxes et les asyndètes : « Le front de l'enfant était marqué par une petite dépression ronde – cicatrice de varicelle ; cette cicatrice avait traversé les années. Où se trouvait la vérité ? » (19), sous-entendu : la vérité traverse-t-elle les années ? Ou, la vérité d'avant la cicatrice est-elle la même qu'après ? L'ellipse crée donc un petit flottement logique qui demande au lecteur de stabiliser, ou pas. « Il ne parlait à personne, ne sympathisait avec personne ; il était réellement fascinant. (20) » Là encore, les exemples ne manquent pas. Tout au long des *Particules*, le lecteur perçoit une coulée de propositions successives ponctuée de points-virgules, soit une scansion logique un peu robotique car très peu expressive, qu'on figurerait plutôt par des hochements de tête discrets que par de francs acquiescements.

Ainsi porté par quelques figures majeures et par une syntaxe-parataxe, le style de Houellebecq garde les traces de la méthode scientifique, qu'on le regarde de face ou entre les lignes, ce qui donne déjà quelques arguments pour répondre à ceux qui l'accusent de n'avoir « aucun style ». Reste à savoir pourquoi lui-même ne s'exprime jamais sur cette question, pourquoi il n'évoque pas ce que le romancier a gardé de l'ingénieur, à l'exception de deux articles, le premier où il cherche à se distinguer de l'autre agronome de la littérature française, Robbe-Grillet, dans *Coupes de sol*; le second, où il rapproche physique quantique et poésie dans « L'absurdité créatrice » (21).

À ses silences, je ne peux opposer que des hypothèses : est-ce une période de sa vie trop ancienne ? Malheureuse ? Au fil du temps, la science serait-elle simplement devenue un objet romanesque parmi les autres ? Houellebecq a-t-il besoin de l'horizon du roman pour mieux regarder la science, lui composer une place, des résonances, des personnages, des trajectoires, une langue ? Ou aurait-il choisi le roman pour le faire dialoguer avec la science et, mine de rien, à lui tout seul synthétiser les deux frères, Michel et Bruno, Julian et Aldous Huxley ? N'oubliions pas que c'est en rompant avec l'institution scientifique que Michel exprimera tout son génie de nobélisable (comme Albert Einstein ou Georg Cantor avant lui), et que Houellebecq rompt avec

sa carrière d'ingénieur pour « entrer en littérature » avec le succès fracassant qu'on sait. À moins qu'il n'affecte à chacune son fardeau : à la science la vérité ; à la littérature le doute.

Une dernière petite chose : *Les Particules élémentaires* est dès le chapitre v sous-tendu par une prolepse (*flash forward* du récit ou anticipation) insistante, souveraine, souvent formulée ainsi : « Mais il ne le sait pas encore. » Au-delà du *fatum* dont elle frappe le roman car elle annonce clairement la perte et la déception, cette prolepse s'applique justement au fait de savoir et, principalement, au personnage du « savant ». Ainsi profile-t-elle peut-être sa limite à sa *libido sciendi* en réaffirmant la finitude de tous les savoirs... .

1. Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Flammarion, 1998.
2. *Idem*, p. 22-23.
3. *Idem*, p. 85.
4. *Idem*, p. 201-202.
5. *Idem*, deuxième partie, chapitre x.
6. *Idem*, p. 197.
7. *Idem*, p. 196.
8. *Idem*, p. 117.
9. *Idem*, p. 84.
10. *Idem*, p. 265.
11. *Idem*, p. 281.
12. *Idem*, p. 278.
13. *Idem*, p. 69.
14. *Idem*, p. 70.
15. *Idem*, p. 74.
16. *Idem*, p. 324.
17. *Idem*, p. 19.
18. *Idem*, p. 20.
19. *Idem*, p. 31.
20. *Idem*, p. 38.
21. Michel Houellebecq, *Interventions*, Flammarion, 1998.